

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

154

L'Eucharistie

ET LES CLASSES DIRIGEANTES

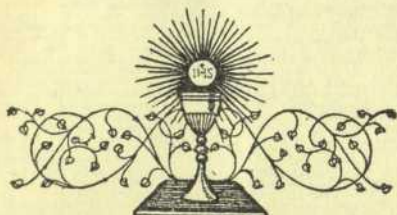
Discours prononcé à Chicago, le 21 juin 1926, à l'occasion
du vingt-huitième Congrès eucharistique international

PAR

M. Antonio PERRAULT

Avocat

Professeur à la Faculté de droit de l'Université de Montréal
Membre de la Société Royale du Canada



MONTRÉAL

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

Direction :

SECRETARIAT DE L'É. S. P.
1075, RUE RACHEL

Administration :

L'ACTION PAROISSIALE
4260, RUE DE BORDEAUX

TOUS DROITS RÉSERVÉS

HN
31
E34
U.154
1926

Nihil obstat:

Jacques DUGAS, S. J., *Censeur*

Montréal, le 5 novembre 1926

Imprimatur:

† EMMANUEL-ALPHONSE, Év. de Thennesis, V. G.

Auxiliaire de Montréal

Montréal, le 5 novembre 1926

L'Eucharistie et les classes dirigeantes

DISCOURS

*Prononcé à Chicago, le 21 juin 1926, à l'occasion du 28^e Congrès
eucharistique international*

Par M. Antonio PERRAULT

Avocat

Professeur à la Faculté de droit de l'Université de Montréal

Membre de la Société Royale du Canada

DEPUIS que des congrès eucharistiques associent tous les peuples à des hommages publics à Jésus-Christ, les laïques ont été invités à parler au cours de ces réunions. Pourquoi, demanderont les personnes pieuses, ne pas laisser aux religieux et aux prêtres le soin de commenter, en ces jours mémorables, la doctrine et les faits relatifs à l'Eucharistie? Elles voudraient réserver aux hommes qui, chaque matin, répètent la cérémonie de la Cène et participent quotidiennement au repas sacré, le privilège d'en montrer aux fidèles les mystères et les bienfaits. Convient-il que des gens de la foule, des laïques, enchaînés par les réalités veuves de tout mysticisme, sortent ainsi des rangs, mêlent leur voix à celles des autorités de l'Église, prêtent leurs discours profanes à ces fêtes de si haute spiritualité? Ne devrait-on pas les laisser prendre une part discrète et silencieuse à ces manifestations grandioses, se con-

tenter des hommages qu'ils rendent par leur participation au cortège que dresse derrière Jésus-Hostie l'imposante procession ?

Les pages de l'Évangile révèlent que Jésus associa parfois des petites gens à son œuvre. L'on dirait, à lire certains chapitres de ce merveilleux livre, que Jésus voulut faire servir à l'édification de l'humanité des âmes que le peuple méprisait. C'est sans doute cet exemple que veulent suivre les organisateurs des congrès eucharistiques lorsqu'ils demandent à de modestes laïques d'offrir leur concours aux paisibles discussions qui se tiennent autour du sacrement de l'Eucharistie.

Pour répondre à cet appel, ces laïques doivent observer l'attitude qui seule convient à leur situation, proclamer leurs sentiments par des paroles comme celles que firent entendre au temps de Jésus l'aveugle de Jéricho criant : « Seigneur, faites que je voie, Fils de David, aie pitié de moi, » ou le publicain se contentant de prier : « O Dieu, sois-moi favorable, à moi pécheur. »

En priant ainsi du fond de leur pauvreté spirituelle, ces laïques de la primitive Église reconnaissent du moins leur soumission à Dieu, le pouvoir qu'exerce cet Être sur toutes choses, leur croyance qu'ils marcheraient en vain sur cette terre si le regard divin ne descendait jusqu'à leur misère. Ce que l'on demande aux laïques en un congrès comme celui-ci, c'est une manifestation toute pareille, c'est un acte de foi à Jésus, c'est la volonté d'amener le peuple à vivifier sa charité par la fréquentation de ce sacrement.

Recevant ces hommages, peut-être Jésus se laisserait-il attendrir, et, pénétrant, comme au temps de Zachée, dans la maison des publicains modernes, redira-t-il à notre société contemporaine : « Le Fils de l'homme vient chercher et sauver ce qui était perdu. »

Il semble que de toutes les catégories de notre société, nulle n'ait plus grand besoin d'entendre cette parole rédemptrice que les classes dirigeantes. C'est par elles que la foi catholique devrait se répandre et imposer son influence, mais c'est par elles trop souvent que la dévotion à Jésus-Christ et la pratique de sa doctrine sont contrecarrées, couvertes d'ombres épaisses. Le sacrement de l'Eucharistie n'éveille pas chez les classes dirigeantes l'empressement qu'on leur souhaiterait. Imitant les gens affairés dénoncés par l'Évangile, que de prétextes elles invoquent pour ne point s'asseoir au repas eucharistique. Bien plus. N'est-ce pas coutume chez hommes du monde de sourire de ceux qui montrent un zèle un peu vif pour les choses de la religion, mépriser même les laïques qui communient fréquemment ?

Quelle place tiennent donc ces classes dirigeantes dans notre société contemporaine ? Quelle est leur atmosphère morale ? Quelle lumière, quelle force et quelle influence pourraient-elles retirer d'une vision plus nette du catholicisme, d'un rapprochement plus sincère de Jésus-Hostie ?

* * *

On ne saurait ignorer les différences que mettent entre les peuples les climats, les conditions de vie matérielle et spirituelle. Des frontières existent au moral comme au physique. S'il est excessif de soutenir qu'une même proposition est vérité ou erreur selon qu'on la considère de ce côté de la ligne quarante-cinquième ou au-delà, il est raisonnable de reconnaître que la République américaine et le Canada n'offrent point deux champs identiques d'observations. Cependant des points de ressemblance se retrouvent entre votre population et la nôtre. Les rapprochements sont si fréquents, les facilités de communication si complètes, les idées, les

sentiments, les mœurs se laissent si aisément transporter par les personnes, les livres et les journaux. Les remarques, faites au cours de cette étude, suggérées par la vue du pays canadien, en particulier celle de la province de Québec, paraîtront peut-être justes à ceux qui regardent hommes et choses des États-Unis.

Les mots « classes dirigeantes » évoquent en tout pays l'idée de cette catégorie de citoyens qui exercent, ou sont censés exercer, une action prépondérante sur la vie sociale. L'histoire révèle qu'à toutes les époques il y eut au-dessus de la masse un certain nombre d'hommes prenant une part décisive aux affaires publiques, servant de modèles, par leurs façons d'agir, à la foule anonyme.

Le progrès intellectuel et le progrès matériel suivent une évolution qui établit une hiérarchie de classes sociales. Chez tous les peuples où l'avancement moral, intellectuel et matériel s'accomplit dans l'atmosphère de liberté qui lui est indispensable, les inégalités individuelles se font jour, s'accroissent, se fixent dans les familles. Tous les peuples civilisés offrent le même phénomène : des classes supérieures, des classes moyennes, des classes inférieures. Il faut qu'il y ait à côté des classes inférieures d'autres classes d'où doivent venir les initiatives, les directions, des classes où demeurent les principaux instruments des richesses matérielles, intellectuelles et morales. Il faut à toute société organisée un principe actif qui maintienne la foule dans la direction finale que poursuit cette société. Ce principe c'est l'autorité sociale, le droit de diriger les membres d'une société en vue de la réalisation de la fin sociale. La coopération indispensable pour réaliser les fins sociales et politiques fait surgir la nécessité d'une direction. Celle-ci est nécessairement exercée par les personnes d'une instruction, d'une intelligence, d'un prestige assez marqués pour imposer leurs vues aux autres. C'est ainsi que nais-

sent, au sein de toutes les sociétés, les classes dirigeantes et les classes dirigées.

Même les sociétés démocratiques ne sont pas exemptes de cette classification. Toutefois chez elles la hiérarchie est plus élastique; les degrés de l'échelle sont plus accessibles; les classes supérieures et inférieures sont plus ou moins fixes et nullement fermées; les hauts postes restent ouverts au mérite, mais aussi à l'intrigue, à l'audace et à l'argent; les rangs d'en bas reçoivent chaque jour des hommes que l'infortune, l'épreuve, parfois le vice ont fait descendre.

De nos jours ce sceptre est passé des rangs de la noblesse à ceux du peuple. Dans notre société moderne, l'organisation démocratique permet à tout homme de s'élever à cette classe dirigeante. Celle-ci n'a rien du caractère rigide de la caste. Sur cette terre d'Amérique, où d'anciennes traditions de noblesse n'existent même pas pour maintenir entre les hommes une apparence d'inégalité sociale et un souvenir d'ancien régime, chaque citoyen est libre d'aspirer aux plus hauts postes de la vie sociale. Peut-il y atteindre? C'est une autre affaire. La théorie demeure que tout homme en votre pays et dans le nôtre peut pénétrer dans la classe dirigeante, l'esprit, l'instruction, surtout l'argent et l'intrigue lui permettant de se placer au-dessus des autres.

Observant ces classes dirigeantes, vous apercevez le clergé dirigeant la partie religieuse de la nation, les éducateurs, les professeurs et les universitaires faisant connaître aux générations nouvelles les sources de la vie spirituelle, les écrivains et les artistes portant le flambeau de l'art et de la pensée, les politiques maîtres de l'action publique, les professionnels qui, le long des avenues de l'industrie ou du commerce, occupant des postes de service comme la médecine et le droit, aident la foule à vivre ses jours.

Ces postes de service ne sont pas tous au même niveau; entre eux aussi il se forme une subordination de pouvoirs. Certaines fonctions laïques revêtent un éclat plus brillant et procurent à leurs titulaires de fréquentes occasions d'exercer une influence prépondérante. Par malheur, pour s'élever jusqu'à ces situations, ni l'instruction, ni la culture intellectuelle, ni même la vertu morale ne suffisent. Dans nos sociétés démocratiques, la politique, offrant un moyen de gouverner les hommes, réserve à quelques-uns un rôle de premier plan. Les politiciens, maîtres des avenues qui mènent aux fonctions publiques, y ménagent pour eux-mêmes et leurs amis des places de choix. En ces jours d'omnipotence parlementaire, « en un temps où la *politique* n'est plus guère considérée comme une vertu, comme une prudence ordonnée à promouvoir le bien commun de la multitude, mais comme l'art de transiger pour aboutir, pour sauvegarder les intérêts d'un parti, en opprimant souvent l'élite des citoyens et en travaillant à la ruine d'un pays » (R. P. Garrigou-Legrange); en un temps où la politique, ramenée trop souvent à l'action électorale et aux luttes de partis, devenus des associations d'intérêts, exige de plus en plus, pour y réussir, autre chose que la valeur spirituelle et l'élévation de l'esprit, maintes gens sont éloignés des hauts postes que leur mérite l'excellence de leurs qualités. Ces émigrés des fonctions publiques n'en font pas moins partie des classes dirigeantes. C'est à dessein, je présume, que l'on a donné à ce travail le titre « l'Eucharistie et les classes dirigeantes », non « la classe dirigeante ». A tous les écrivains, à tous les professionnels il reste un terrain, celui de la vie quotidienne, celui du devoir professionnel, où ils peuvent là encore diriger, orienter, servir de modèles à la foule. Ces classes dirigeantes comprennent tous ces hommes et ces femmes qui par le rang qu'ils occupent, l'instruction qui les

distingue, les services qu'ils rendent sont en état de diriger la foule.

Le terme qui leur convient est bien celui trouvé par Frédéric LePlay, « les autorités sociales », hommes et femmes qui, en dehors de toute distinction exclusive de caste ou de classe, peuvent être à la fois les conservateurs de l'ordre dans un pays et les vrais auteurs du progrès. Ce que ce sociologue français pensait des patrons, veillant journallement à l'éducation de leur famille, au bien-être de tous ceux qui la complètent en la secondant dans ses travaux, à l'assistance morale et matérielle de leurs voisins, ne pourrions-nous pas le dire de tous ceux dont l'instruction, le rang, ou l'argent assurent une certaine influence sur la vie des autres? S'ils étaient constamment animés du sentiment du devoir, les professeurs et les écrivains, les industriels et les commerçants, les avocats et les notaires, les médecins et les ingénieurs n'apparaîtraient-ils pas eux aussi comme les arbitres de la science et de la vie sociale, comme les véritables chefs de la nation?

Celle-ci aura donc pour la guider au point de vue religieux son clergé, au point de vue temporel les maîtres de la politique, les titulaires des charges de l'État, tous ses éducateurs, ses artistes, ses professionnels qui, par des services rendus quotidiennement, aideront la foule à se soumettre à des règles d'ordre et de progrès.

Ce magistère a ses responsabilités. Si l'atmosphère égalitaire de notre société démocratique permet à tout homme de se placer en un point dominant ce ne peut être pour son unique avantage personnel. L'obligation morale le suit en ce domaine élevé. Et l'influence accrue dont il y dispose, les moyens multiples mis à sa portée le rendent libre de nuire ou d'aider grandement les autres. Si Montesquieu avait raison de noter que la vertu est le ressort principal des sociétés démocratiques, il faut main-

tenir qu'elle doit apparaître en tout premier lieu chez les hommes relativement nombreux que ces sociétés démocratiques placent à des postes de service. Dans les démocraties, la hiérarchie des classes sociales doit s'établir et se développer sous l'influence du progrès moral.

Pour que les uns et les autres en soient les soutiens, ils doivent faire preuve de certaines qualités d'âmes, d'une certaine supériorité d'esprit et de caractère. Il leur faut en tout premier lieu la conscience professionnelle qui les attache à l'accomplissement complet des devoirs propres à leur profession, il leur faut aussi le sens social qui les amène à vouloir, par l'accomplissement des devoirs professionnels, aider les autres. Comment les membres de ces classes dirigeantes demeureront-ils à la hauteur de cette tâche ?

* * *

A regarder agir les hommes censés être les autorités sociales, l'on peut rattacher l'incertitude de leur marche, l'incohérence de leur conduite, l'insuffisance de leurs conseils, la malfaisance parfois de leurs actes, à un manque de convictions, à une faiblesse de volonté. Ce qu'il faut aux membres des classes dirigeantes c'est une lumière qui les guide, une force morale qui les soutienne.

Quelle conception se font-ils de la vie ? Quelles idées ont-ils formées sur le but de leur activité terrestre, le mal ou le bien qu'il en peut résulter pour l'avenir éternel de leurs âmes et de celles des autres ? Combien imprécises seraient les réponses données à ces questions par nos guides sociaux. Les uns ne s'en préoccupèrent jamais ; les autres ne s'en préoccupent plus. Au temps du collège, ils entendirent des maîtres mal écoutés leur dire les raisons de croire, les motifs d'accorder leur vie sur celle de Jésus-Christ. Les réalités eurent tôt fait d'assombrir ces notions vagues, de les remplacer dans leur intelligence

par d'uniques soucis d'avancement professionnel ou de profits mercantiles. L'esprit insuffisamment éclairé sur le sérieux de la vie, la volonté vacille quotidiennement entre les appels égoïstes de l'intérêt personnel et les voix discrètes que font entendre au fond de l'âme le dévouement et le sacrifice à des causes nobles, mais dénuées de tout avantage immédiat.

D'après le livre de la *Génèse*, c'est par la lumière que Dieu inaugura son œuvre de création terrestre. Le *fiat lux* apparaît au commencement de toutes choses. Des deux principales facultés humaines, enseigne saint Thomas, l'intelligence est supérieure à la volonté et c'est par elle surtout que l'homme se distingue des êtres inférieurs. La volonté est sous la dépendance de l'intelligence; elle la suppose, elle la suit. La volonté n'est mise en mouvement par le Bien que si l'intelligence le lui a montré. Mettons la lumière dans nos esprits pour manifester dans nos actes une constante force morale. Où nos classes dirigeantes prendront-elles l'une et l'autre ?

* * *

Ces forces spirituelles doivent être vivifiées par le sentiment religieux. Et chez les laïques modernes, en particulier, il semble que ce soit Jésus-Christ qui puisse être le grand animateur de leur énergie morale, le maître de leur vie, la source où se puisse renouveler leur ardeur à servir d'exemples à la foule.

La connaissance de Jésus-Christ n'est-elle pas insuffisante chez nos classes dirigeantes? L'amour pour Jésus-Christ n'est-il pas trop souvent remplacé par des dévotions secondaires? Il semble que nous touchons ici une lacune de notre éducation, le fondement mal affermi de notre profession religieuse. Jésus-Christ, centre du dogme catholique, base de la morale évangélique,

n'occupe pas dans nos prières, dans nos pensées, dans nos actes, la place qui revient à lui seul.

Dernièrement mourait dans notre province de Québec un prêtre et un savant, ancien supérieur de Saint-Sulpice, M. l'abbé Lecoq. Il poussa l'amour de Jésus-Christ et sa pratique au-delà des limites que reconnaît l'ordinaire sagesse. Cette attitude surprit ceux qui le virent agir. Et l'un de ses biographes, M. l'abbé L.-H. Filiatrault, a même écrit : « Certaines personnes, de piété moins forte, ont fait à notre confrère l'étonnant reproche de toujours parler de Notre-Seigneur dans ses instructions. »

Cet étonnement est chez nous révélateur d'une attitude religieuse. Elle trahit chez certains catholiques la préférence de dévotions de second plan à la pensée et à l'amour de Jésus-Christ. Peut-on ainsi oublier que tout vient par surcroît à qui est gagné au Christ Jésus ? L'on ne saurait se rendre à la demande du Pape Pie XI, reconnaître la royauté sociale de Jésus-Christ, si les individus ne commencent par illuminer leur vie personnelle de la lumière qui émane de la personne de Notre-Seigneur. C'est aux guides à donner les premiers cet exemple. Pliés à l'habitude de mettre la pensée de Jésus-Christ au centre de leur vie, à la base de leurs actes quotidiens, ils la porteront jusque dans les manifestations publiques des États.

Comment nos classes dirigeantes retrouveront-elles l'influence que Jésus-Christ doit exercer sur leurs actions privées et publiques ? Il leur faut mieux connaître la parole de Jésus-Christ, fréquenter davantage les sources où il communique au monde sa pensée et la force d'y conformer ses actes.

Ah ! si nos laïques ouvraient plus souvent l'Évangile, comme ils auraient chance de redresser leurs vies, de mieux orienter leur activité. Comme ils verraient mieux l'utilité vraie qu'ils doivent retirer pour eux et pour

les autres de leur besogne quotidienne s'ils méditaient davantage sur les chapitres des saints Livres où se garde la doctrine sur le but de la vie, la pensée d'éternité dont il la faut marquer, sur la nécessité de lever la tête et le cœur vers Dieu, sur l'aide que nous devons à nos frères humains. A tous ces hommes empressés à leurs affaires souhaitons dix minutes chaque jour pour lire quelques versets de saint Jean ou de saint Luc, de saint Marc ou de saint Matthieu; à leur esprit rempli de tant de préoccupations éphémères, de tant d'égoïsme, de rivalités ou de haine, souhaitons qu'il y ait du moins une petite place pour l'essentiel de la doctrine du Christ.

Mais il faut plus à nos classes dirigeantes que la réflexion sur les maximes d'incomparable sagesse que renferme l'unique Évangile où les hommes puissent vraiment trouver la lumière. Il faut, l'esprit une fois éclairé, que la volonté s'affermisse, qu'elle fasse pénétrer dans les détails des jours cette rectitude, cet amour divin et humain puisé aux saints Livres.

Nous, catholiques, nous croyons que notre vie spirituelle trouve dans le sacrement de l'Eucharistie un aliment conservateur, une source de force morale. De combien d'âmes l'aveu s'en échappe. A la sœur de Jacques Maritain qui lui faisait des reproches, Charles Péguy s'écria les yeux pleins de larmes: « Ah! si je pouvais communier! »

D'autres vous diront les merveilles du mystère eucharistique. Je voudrais seulement rappeler les effets principaux que les classes dirigeantes peuvent retirer de ce centre auguste des sacrements.

Mais pour trouver la vertu réparatrice qui s'y trouve quels devoirs rendront-elles tout d'abord à l'Eucharistie?

C'est pour l'hostie que des temples catholiques sont élevés. C'est là, dans le tabernacle, que demeure le Fils de Dieu. Notre première obligation est donc d'aller

nous agenouiller dans ces temples, afin de vraiment se mettre en la présence de Dieu, se rendre mieux compte des liens qui nous unissent à lui.

Mais cette présence de Jésus dans ces cathédrales et ces églises « n'est que la conséquence d'un inestimable service et le prélude du plus intime des rapprochements » (R. P. Monsabré). Ce séjour de Jésus au tabernacle rappelle le sacrifice de la messe et réclame la communion.

Si l'Eucharistie, comme sacrifice, est le perfectionnement suprême de notre culte religieux, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'il faille si souvent commander au peuple catholique d'assister au sacrifice de la messe ? Comment, en particulier, les classes dirigeantes, mieux instruites sur le fondement du catholicisme, paraissent-elles si facilement oublier que la messe demeure la réalité par excellence ? Comment ne comprennent-elles pas davantage les devoirs d'adoration, de prière que réclame ce dogme qui affirme que « par la consécration le Christ est mis dans son sacrement à l'état de victime et qu'il y a là un véritable sacrifice », que « l'Eucharistie est un mémorial de la passion du Sauveur, image représentative par laquelle nous devenons participants des fruits de ses souffrances et de sa mort ? » (Monsabré). Une telle indifférence serait-elle possible si les catholiques comprenaient bien que la messe surpasse tous les sacrifices antiques imaginés pour unir l'humanité à la divinité, que la messe, c'est le sacrifice de la croix rapproché de chaque être racheté par Jésus-Christ, une immolation d'un Dieu renouvelée en tous pays et chaque jour pour aider les hommes à vivre pour des fins justes, nobles, éternelles ?

Souhaitons que l'un des premiers effets de ce congrès soit de faire comprendre à nos classes dirigeantes que l'autel chrétien est le centre religieux du monde, le lieu béni des adorations, des actions de grâces, des prières, des

expiations auxquelles demeure lié le salut des hommes. Souhaitons que les hommes de nos classes dirigeantes fassent davantage et que, agenouillés dans l'église, recueillis par le sacrifice de la messe, ils veuillent faire donner directement à leur âme par la communion la lumière et la force qui viennent de Jésus.

De l'autel où se consume le sacrifice « la communion nous ramène au dedans de nous-mêmes, nous met en présence du dernier mystère par lequel s'achèvent les merveilles eucharistiques » (Monsabré). Dieu n'est pas satisfait de vivre au milieu de nous. Il veut vivre en nous. Et cette participation à la vie divine nous est nécessaire. Acte vital par excellence de l'homme chrétien, cause nécessaire du développement de notre vie surnaturelle, la communion répare, soutient, conserve. C'est l'assimilation du vrai, du beau, du bien qu'il faut à l'être immatériel et immortel qu'est notre âme. Cela ne lui suffit pas. Appelé, par sa constitution surnaturelle, à rejoindre l'essence divine, à voir Dieu et à le posséder éternellement, l'homme, dès ici-bas, doit tendre à porter en lui un peu de la vie de Dieu, vie qui doit être la racine de toutes ses opérations et mérites surnaturels. La vie divine, perdue par le péché, reconquise par Jésus-Christ, peut se maintenir en tout chrétien par les effets de ce pain sacré offert par lui à tous ceux qui veulent être appelés les fils de Dieu. Comment notre vie surnaturelle pourra-t-elle demeurer forte et féconde sans l'aliment divin que Jésus, le soir de la Cène, offrit à tous ceux qui croiraient en sa parole, en sa mort, en sa résurrection ?

Cet agenouillement devant les tabernacles, cette assistance au sacrifice de la messe, ces communions auront un premier bienfait, celui de raviver notre foi aux choses invisibles. Ce que le chrétien rencontre tout d'abord au sacrement de l'Eucharistie c'est le mystère, mystère,

où, suivant le mot du P. Monsabré, la puissance bornée de l'homme se débat contre la toute-puissance de Dieu, mystère où il faut qu'elle se soumette à une série de merveilles, à une série de miracles, miracles dans l'acte sacramentel, miracles dans l'état sacramentel, miracles dans les manifestations sacramentelles.

Courber notre esprit devant le mystère eucharistique, c'est croire à l'existence de forces spirituelles et invisibles, c'est accorder un acte de confiance et d'abandon total à la vérité éternelle, c'est reconnaître que Dieu nous voit, nous visite, nous assiste. Du coup c'est redresser notre attitude en ce monde, c'est se mettre en état de donner à nos actes un sens, un effet d'éternelle portée. Si la société moderne offre tant de misères, n'est-ce pas souvent parce que ses fils agissent comme s'ils ne croyaient qu'aux choses qui se voient, se comptent, se pèsent ? Et quel souffle vivifiant passe sur la vie d'un homme ou sur celle d'un peuple quand une pensée supérieure, plus élevée que les choses terrestres, soutient les efforts quotidiens ?

Il faut que sans cesse les hommes des classes dirigeantes sentent la présence de Dieu. Et c'est l'Eucharistie qui la leur rendra évidente. L'Eucharistie perpétue parmi nous la présence de Dieu fait homme. L'Eucharistie fixe Dieu lui-même au milieu des hommes et par un signe — l'hostie sainte — sa présence est révélée à chaque instant et dans tous les pays. Combien nombreuses sont les façons dont Dieu manifeste ainsi sa présence au moyen de l'Eucharistie. Voyez les mains du prêtre élevant l'hostie au-dessus de la foule, offrant Dieu à l'adoration de ces têtes inclinées. Suivez l'hostie traversant villes et villages pour s'approcher d'un malade ou d'un agonisant. Descendez avec elle jusqu'au cœur de l'homme et entendez la plainte et les aveux touchants qui montent des épreuves ou des fautes humaines.

L'Eucharistie peut combler chez nos classes dirigeantes ce qui me paraît être actuellement la lacune principale, la faiblesse dominante, l'inaptitude à sentir la présence de Dieu.

Certes il faut se garder des jugements téméraires. Frédéric Ozanam, ému des solennités qu'il vit un matin de Pâques à Notre-Dame de Paris, écrivit aussitôt à son frère une lettre enthousiaste. Il notait qu'en sortant du collège on est consterné d'abord de trouver dans le monde si peu de foi. Puis peu à peu, disait-il, on finit par se dire que les siècles précédents connurent des tentations et des périls comparables à ceux de nos jours, par découvrir autour de soi beaucoup plus de christianisme qu'on n'avait cru d'abord, signes de christianisme manifestés par le dévouement, par des œuvres de charité, des pratiques, des habitudes chrétiennes. A quatre-vingts ans de distance peut-on si facilement se consoler? Et même en Amérique ou au Canada, hommes et choses permettent-ils d'avoir une vue si optimiste?

Il s'est récemment formé aux États-Unis une société dont l'unique objet est l'avancement de l'athéisme, principalement, paraît-il, chez les universitaires. Ces néopaiens ont même étendu leurs initiatives néfastes jusqu'au Canada. Leur succès n'est pas à craindre; les formes violentes contre la pensée de Dieu ont peu de chance sur le continent américain de gagner les esprits et les cœurs. Mais un autre mal autrement dangereux existe, c'est l'indifférentisme en matière religieuse. Cette menace se dresse devant l'avenir de votre pays et du nôtre. Sous des dehors respectueux de Dieu, sous des apparences de christianisme, l'âme se vide de tout sentiment divin. Déjà que de signes révélateurs. Les membres de nos classes dirigeantes s'absorbent en leur tâche au point de ne plus lever les yeux vers Dieu. Ils se séparent peu à peu du christianisme; ils n'ont pour Dieu qu'in-

différence; l'on voit le jour où pour lui ils n'auront nul souci, nul désir, nul souvenir. Dans leur vie, tout se réduit à des coutumes dominicales que l'intérêt les empêche d'abandonner. Si au moins ils avaient l'âme troublée. Ils n'ont nulle angoisse. C'est la quiétude dans les préoccupations terrestres, c'est l'inertie, l'obscurité sinon voulues du moins supportées avec joie.

Combien pourraient redire le mot de ce jeune homme hésitant aux portes du catholicisme: « Si je plie le genou, je ne ploie pas mon âme. » En les voyant agir l'on se rappelle la phrase de Platon dans le *Phédon*, l'on songe à ces voluptés qui de leurs clous fixent l'âme au corps et la rendent si matérielle qu'elle pense qu'il n'y a d'objets réels que ceux que le corps lui dit, qui finit par ne plus avoir que les mêmes opinions, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes que le corps. Combien d'âmes clouées au corps! Les travaux, les soucis, les plaisirs, les font cesser d'être chrétiennes, leur enlèvent toute inquiétude religieuse, les amène à séparer leurs actes de leur pensée, à ne plus relier leur âme à leur vie, ni adapter leur activité sur leur christianisme. C'est l'abandon à la pesanteur. Dans notre société uniquement orientée vers la jouissance matérielle, à combien ne pourrait-on pas répéter le cri que David surprit sur les lèvres des impies: « Où est votre Dieu? »

Les dehors de la vie donnent parfois le change. Et n'est-ce pas l'un des caractères de notre époque démocratique et bourgeoise, que ce souci d'ordonner les apparences et les formes de la vie sociale, tout en négligeant d'améliorer le fond des mœurs? Le peuple semble satisfait dès qu'il leur a mis un masque de décence et de convenance, dès qu'il amène hommes et femmes à une visible correction, à une tenue de surface.

Des temples, catholiques et protestants, élevés par milliers dans nos villes et nos villages, rappellent il est

vrai l'existence d'un Être suprême. Les foules pénètrent à certains jours dans ces basiliques et ces cathédrales, ces églises et ces chapelles pour prier Dieu et y reconnaître son pouvoir sur les hommes et les choses. Mais le seuil de ces lieux sanctifiés une fois franchi, qui se souvient de la présence de Dieu? Qui, au sein de ses occupations, de ses intérêts, de ses ambitions, se souvient de l'obligation où nous sommes de rapporter à Dieu nos actes quotidiens? Qui, arrêtant ses plans de campagne, que ce soit pour la conquête du pouvoir civil, d'une situation, d'une somme d'argent, d'un avantage quelconque, réfléchit sur les devoirs qu'il doit à Dieu et au prochain?

Si notre société est agitée, si ses malaises se traduisent par des récriminations, des haines, des révolutions, n'est-ce pas parce que l'on a diminué dans les esprits la certitude de la présence de Dieu? Combien d'esprits cherchent une raison de vivre et croient la trouver dans de perpétuelles occupations, les voyages, les affaires, les passions? Ces occupations paraissent dérisoires à ceux mêmes qui les recherchent et dont elles ne trompent pas l'ennui; elles dissimulent mal le vide essentiel qui est l'absence de Dieu. Combien d'aveux vous en trouveriez chez les représentants contemporains de la littérature. C'est Marcel Arland écrivant: « Un esprit où cette destruction de Dieu est accomplie, où le problème divin n'est plus débattu, par quoi comblera-t-il le vide laissé en lui et que maintient béant la puissance des siècles et des instincts? » C'est Drieu la Rochelle, adressant cette apostrophe aux plus désemparés de ses amis pour leur dévoiler leur véritable erreur: « Mes pauvres amis, avec tout cela vous oubliez Dieu... Car voilà bien la fonction essentielle, la fonction humaine par excellence c'est de chercher et de trouver Dieu. »

Le sentiment religieux et les bienfaits qui en découlent ne sauraient exister sans cette présence de Dieu illuminant l'esprit, contenant les désirs du cœur, soutenant les faiblesses de la volonté humaine. Pour obtenir de façon décisive, pour garder avec une plénitude assurée, une fermeté convaincante, les principes qui tiennent l'activité morale sur les sommets, il faut avoir pris parti sur la conception générale de l'univers, sur l'essence et la nature de l'homme, sur son origine et sa fin. Mais il ne suffit pas d'avoir une fois conclu à la dépendance de l'homme à l'Être suprême, d'avoir une fois reconnu les devoirs que lui commande l'amour dû à Dieu et au prochain. Il faut que ces idées continuent de remplir l'intelligence et que l'homme sente constamment Dieu en lui et autour de lui.

C'est en se rapprochant de l'Eucharistie que les membres des classes dirigeantes retrouveront Dieu. « Fondement et terme de nos croyances; réalité vivante sur laquelle repose toute notre construction catholique » (Thellier de Poncheville), l'Eucharistie, en nous montrant Jésus présent et immédiatement adorable, rend visible la présence de Dieu parmi les hommes. L'Eucharistie met Dieu au premier rang des réalités immédiates, actuelles et pour ainsi dire nous donne contact avec lui.

Barbey d'Aureville croyant que tous les amours sont tués par l'absence ou peuvent l'être, osa écrire: « Sans la présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie, nous ne l'aimerions pas deux jours et sainte Thérèse elle-même serait impossible. »

Par l'Eucharistie, nos classes dirigeantes sentiront davantage chez elles la présence de Dieu et par là rehausseront leurs élans, rendront plus féconde leur existence. Cette foi en Dieu se traduira dans les œuvres. « L'Eucharistie nous pousse à l'action », notait saint Thomas. C'est dans leur sphère d'activité que les classes

dirigeantes manifesteront les bienfaits puisés au saint Sacrement.

Pour que les actes de leur vie professionnelle soient remarquables par leur caractère de bienfaisance, elles se mettront du côté de Dieu. Un historien français écrivait récemment qu'il manqua à Napoléon I^{er}, pour faire pénétrer dans le sol les fondements de la société moderne, deux conditions indispensables, le temps et Dieu. « Je me mettrai avec Dieu », avait d'abord dit Bonaparte. Et un temps il parut avoir de son côté la force suprême et l'ordre divin. Les années, les succès, les mauvais conseils que dicte l'orgueil lui firent changer sa politique qui n'eut plus de sens à partir du jour où il enferma le pape à Fontainebleau. Il n'était plus avec Dieu, ajoute cet historien français; Dieu s'était retiré de lui et sa mission s'acheva dans un désastre.

Si les hommes qui composent les classes dirigeantes veulent accomplir œuvre durable ils doivent, eux aussi, dans leur sphère respective et si modeste qu'elle soit, se mettre avec Dieu, travailler pour son règne en ce monde. Je ne parle pas ici de leur avancement personnel, des situations plus ou moins éclatantes et lucratives que peuvent leur gagner leur talent, leur compétence, voire leur intrigue ou le favoritisme des puissants du jour. Je songe uniquement aux services que ces membres des classes dirigeantes doivent rendre à ceux qui les entourent, à la parcelle de divin qui doit être à la base de leur besogne quotidienne, à leur nécessaire participation à l'œuvre éternelle de Dieu parmi les hommes.

Les réalités de la vie révèlent à chaque instant des signes de désunion croissante entre les hommes, des égoïsmes luttant féroceement les uns contre les autres. De plus en plus urgente devient par contre la nécessité de maintenir entre les hommes des moyens de les rap-

procher les uns des autres, conserver entre eux des liens invisibles, des liens spirituels qui les tenant unis les empêchent de regresser au temps des cavernes. Ces liens invisibles, ces liens spirituels ce sont la justice et la charité. Et nul ne fit plus que Jésus pour faire comprendre aux hommes les idées de justice et de charité; nul mieux que lui peut aujourd'hui nous attacher à la pratique de ces vertus essentielles. Rapprochant les hommes de Dieu il rapprochera les hommes entre eux.

En méditant devant les tabernacles, en assistant à la messe, en communiant, les membres des classes dirigeantes comprendront qu'ils occupent dans notre société un poste de service; ils verront le nombre et l'étendue des obligations qui y sont attachées. Ils apercevront dans les fonctions publiques ou l'exercice des professions plus que l'accomplissement matériel de certaines besognes; ils découvriront dans leur labeur quotidien la portée sociale, ils y mettront une notion supérieure, un idéal dominant toutes les manifestations de leur activité, une pensée spirituelle et chrétienne.

Le travail humain doit être uni à des nécessités de fait et à des obligations morales, il doit être placé dans le plan providentiel, devenir le moyen d'accomplir la volonté divine, faire servir chacun de nos actes à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu et envers les autres. Au nombre de ceux-ci apparaît le devoir social, ensemble des obligations qui nous incombent comme membres de la société, obligations naissant des exigences religieuses ou des institutions politiques, des besoins économiques ou des règles juridiques. Ce devoir social englobe, en particulier, la somme des services que le développement économique moderne impose aux riches et aux patrons à l'égard de la classe ouvrière. La question sociale, découlant de l'inégalité des conditions humaines, apparaît vieille comme le monde; mais elle donne pré-

sentement naissance à des crises inconnues il y a quelques décades, à des problèmes, liés par certains côtés au terrain moral et religieux, mais présentant ce trait commun d'être dominés par l'ordre économique. Sous ces malaises, causés par le développement intense de l'industrie, apparaît la misère imméritée de la multitude des hommes, des femmes, des enfants auxquels seul le travail manuel fournit des moyens d'existence. Les façons diverses et compliquées dont se sert la société moderne pour la production, la circulation, la répartition, la consommation des richesses imposent une obligation précise de venir en aide aux gens des classes inférieures, améliorer leur sort, rétablir en partie l'équilibre rompu de manière exagérée pour eux par l'inégalité des conditions.

Ce devoir social incombe en tout premier lieu aux membres des classes dirigeantes étroitement mêlées à cette production, répartition et consommation des biens. C'est trop souvent l'attitude des membres des classes dirigeantes, producteurs, échangistes, consommateurs, qui place et maintient la classe ouvrière dans des situations misérables.

Où ces classes dirigeantes puiseront-elles l'intelligence de voir le fond de nos problèmes sociaux, la générosité de regarder au-delà de leur égoïsme, le courage de le restreindre, de mettre un frein à leur intérêt personnel pour songer aux besoins physiques, moraux, intellectuels de la foule ? Jésus de l'hostie leur répètera les maximes qu'il prononça au peuple qui le suivait dans la Judée, maximes où se manifestent à la fois son amour des pauvres et la sévérité de jugement que méritent les riches et les puissants quand ils sont uniquement préoccupés de leur bien-être et de leur repos. C'est Jésus qui leur communiquera le sens social, cette aptitude délicate à voir, à sentir rapidement et sûrement si

les actes qu'on pose respectent les droits d'autrui dans la vaste solidarité qui nous unit tous. C'est Jésus qui leur communiquera cette disposition de l'âme à sentir le bien commun comme le sien propre, à souffrir du mal de tous et de chacun, à les faire vivre pour les autres, à ne jamais déployer leur activité individuelle, familiale, professionnelle, publique sans se soucier des conséquences que peuvent avoir pour autrui la façon dont s'exerce cette activité, à surajouter à la notion de dette qui nous lie à la société celle du devoir, la sympathie du cœur, la volonté d'élever, d'éclairer, de guider, de guérir.

L'Eucharistie, école de respect et d'amour, enseignera aux classes dirigeantes à la fois l'art d'obéir et l'art de commander. Elles apprendront surtout à l'école de Jésus-Christ l'urgence de se dévouer. Sa manière de diriger fut de servir, de s'asservir au bien des inférieurs, leur témoigner une constante sollicitude. A son exemple les hommes aisés et cultivés se souviendront que leur classe dirigeante doit se faire servante, servante des intérêts supérieurs de la société, servante des êtres si nombreux que les conditions modernes exposent à tant d'inquiétude, à tant d'épreuves et de misères.

Si tous les membres de nos classes dirigeantes se rapprochaient sincèrement de Jésus-Hostie ils seraient amenés à marcher dans une voie unique, à mettre dans leur vie une part croissante faite à l'ordre et au devoir, à faire de leurs actes une prière perpétuelle à Dieu. Il y aurait meilleur espoir de les trouver égaux à leurs tâches diverses et à leurs charges sociales. Ils deviendraient les vrais mainteneurs de l'ordre. Il ne suffira point, pour redresser la société moderne et la remettre dans le chemin du véritable progrès moral, de modifier les apparences, multiplier les lois prohibitives d'abus. Il importe d'améliorer le fond des choses, changer en tout premier lieu les idées et les mœurs de la classe éclairée. Le Maître

par excellence de cette restauration intellectuelle et morale, c'est Jésus-Christ que nul, dans l'histoire de l'humanité, ne surpassa dans l'œuvre d'édification de l'homme. Souhaitons que tous se remettent à son école et par la fréquentation du sacrement de l'Eucharistie retrouvent la voie, la vérité et la vie.

* * *

Tous les guides du peuple apparaîtront alors à la hauteur de leur lourde responsabilité.

Les politiques comprendront que, si le peuple les place à la direction des affaires publiques, c'est pour assurer à la société civile l'ordre, la paix, le progrès par le développement des intérêts matériels, mais aussi pour faire servir le pouvoir dont ils sont munis à maintenir les forces spirituelles qui seules assurent aux individus la réalisation de leur fin supérieure et éternelle.

Les patrons, chefs d'industrie ou de commerce, ne voudront plus spéculer à même les forces de leurs aides. Ils songeront davantage aux conséquences, heureuses ou néfastes, que le travail de l'usine, du magasin, du bureau, apporte à l'existence de l'ouvrier ou de l'employé, à celle de sa famille, à leur vie physique, mentale et morale.

Aux hommes et aux femmes voués à la formation de la jeunesse apparaîtra plus urgente la nécessité d'orienter l'enfant dans le chemin où marcha le Christ afin que cette âme prenne de bonne heure le pli de relier son œuvre à des fins de haute utilité sociale et d'éternelle portée.

Les hommes de science, physiciens et chimistes, chirurgiens et médecins, rechercheront la parcelle de vie spirituelle que recouvre la matière; ils reconnaîtront les exigences qu'il y a de maintenir le monde physique, la nature inerte ou sensible dans son rôle de serviteur des aspirations élevées de l'âme humaine.

Jésus-Christ sera d'un particulier secours à ceux qui se préoccupent d'orienter la vie intellectuelle ou sociale des individus. Quelles fins poursuivront les artistes et les écrivains? Un artiste, demande Paul Claudel, qui ne croit pas en Dieu aujourd'hui, qui ne travaille pas uniquement pour la gloire de Dieu, pour qui va-t-il travailler? Peut-il oublier que, si la religion ne crée pas en nous de nouvelles facultés, elle bonifie l'usage de celles que nous avons? A quel idéal journalistes et ceux qui les emploient se soumettront-ils? Comment resteront-ils fidèles, par exemple, aux données si sages et si nécessaires que Mgr l'archevêque de Montréal, Mgr Georges Gauthier, rappelait récemment aux éditeurs de son diocèse? Quelles idées convient-il de communiquer chaque jour aux lecteurs et quels faits est-il permis de leur raconter? C'est en méditant l'enseignement du Christ, en songeant aux conséquences des paroles et des écrits, aux responsabilités attachées aux meneurs de foule que journalistes et propriétaires de journaux comprendront le rôle qu'ils font ou désastreux qu'ils peuvent tenir en un pays.

En se mettant à l'école de Jésus-Christ, les législateurs, les juges, les magistrats, les avocats reconnaîtront que le droit, même dans sa partie la plus technique, reste dominé par la loi morale qui depuis des siècles de christianisme régit les âmes des peuples occidentaux. Un professeur de la Faculté de Droit de Paris, Georges Ripert, publiait récemment un livre de haute portée juridique où il démontre qu'il est faux de soutenir que le monde moderne ait réussi à créer un droit qui se suffise à lui-même. Il soutient que même aujourd'hui le droit tire sa lumière et sa force de la loi morale, ne comprenant pas par ces mots un vague idéal de justice, mais cette loi précise qui régit les sociétés occidentales depuis Jésus-Christ et qui est respectée parce qu'elle est imposée

par la foi, la raison, la conscience. Combien il est urgent de rappeler en Amérique, aux États-Unis comme au Canada, même dans la province de Québec, ces théories du professeur français, de redire à nos législateurs, à nos juges, à nos avocats, à tous les juristes que le droit en de nombreux domaines ne réalise son but et ses fins que lorsqu'il prête son appui à des règles morales, que, par exemple, le droit réalise l'objet de la morale chrétienne lorsqu'il sanctionne le devoir de secours entre les conjoints, organise la protection de l'enfance, interdit le contrat immoral ou l'enrichissement sans cause, lutte contre la licence des mœurs, assure la justice dans la répartition de l'impôt, proclame l'observance du dimanche, défend l'abus des droits, protège l'ouvrier contre l'exploitation par le patron. Dans le désarroi des idées, dans le bouleversement social causé par la guerre et la vie moderne, il faut une discipline ferme. Le droit peut être un régulateur, un mécanisme qui arrête les abus, un ensemble de préceptes qui aident efficacement les hommes à maintenir parmi eux l'ordre et la paix. Mais la loi n'est une force bienfaisante que si elle demeure imprégnée d'idéal, et ne brise pas les liens qui la doivent rattacher aux idées morales. Puisque la technique juridique devient plus sûre quand sont visibles les rapports de la morale et du droit, puisque le droit ne doit point vivre de sa seule technique mais se développer par une montée continue de la sève morale, puisque le droit ne peut, sans s'amoindrir, sans perdre son efficacité, être coupé de sa racine entée sur le christianisme, que législateurs, juges et juristes apprennent auprès du Maître de la morale chrétienne les règles nécessaires à la dignité des individus et à la paix des nations.

Que toutes ces diverses catégories sociales se remettent à l'école de Jésus-Christ, et c'est tout un renouveau qui s'en suivra dans notre société américaine.

Celle-ci retrouvera l'unité, l'unité dans ses idées, ses sentiments, ses efforts.

Je m'en voudrais de ne pas insister sur le devoir particulier qui à ce point de vue incombe à la race française en Amérique. C'est pour la section française de ce congrès que cette étude est faite. C'est donc à des Français, à des Franco-Américains, à des Canadiens français que ces paroles s'adressent. Comment ne pas nous souvenir que nous sommes les descendants de ces Français valeureux qui, il y a trois cents ans, vinrent les premiers en ce pays pour y faire entendre des mots chargés d'amour ou de louange à la France et à Jésus-Christ. Nous devons repartir avec la résolution de faire servir encore la pensée française à propager en Amérique, aux États-Unis comme au Canada, les doctrines de vie spirituelle que ces ancêtres apportèrent ici et à maintenir intacte le patrimoine de la croyance et du verbe qu'ils firent connaître au continent américain.

Au premier rang des serviteurs de ces causes doivent se trouver les représentants des classes dirigeantes. Nul espoir d'améliorer l'état social si l'on ne commence, avant que de rallier la masse aux réformes nécessaires, par créer des cadres, convaincre l'élite, refaire ses pensées et ses sentiments. Le chef et le maître à lui montrer c'est Jésus-Christ. Qu'Il soit le chef et le maître de l'élite chargée de maintenir dans le monde le génie français, de la nôtre en particulier, perdue au sein des peuples divers de l'Amérique.

Dès que la France eut cédé le Canada à l'Angleterre, le nouveau maître exigea de nos ancêtres maints serments de fidélité. L'un était réservé aux têtes de la race. A l'automne de 1763, Georges III, roi d'Angleterre, ordonnait au gouverneur Murray d'exiger de nos ancêtres, qui voudraient devenir les fonctionnaires du nouveau pouvoir, le serment du Test, un serment par lequel ils

répudieraient l'Eucharistie. L'on voulait détourner de Jésus-Hostie la classe dirigeante de notre jeune nationalité. Cette condition d'amoindrissement moral disparut quelques années plus tard; liberté officielle fut rendue aux nôtres. Mais, depuis, d'autres obstacles survinrent qui, aujourd'hui encore, éloignent de Jésus-Christ les classes dirigeantes. C'est l'ensemble des mœurs, l'empire des affaires et des plaisirs qui détournent maintenant les hommes riches ou cultivés du service de Jésus-Christ. Que l'effet de ce congrès eucharistique soit de leur donner la force spirituelle de surmonter ces dangers nouveaux. Que nos classes élevées soient fidèles aux enseignements du Maître divin, qu'elles reçoivent de lui la vérité et la vie afin que, demeurant dans la lumière, ces chefs sociaux ne soient jamais inférieurs aux tâches que leur impose l'argent, la culture de l'esprit ou la noblesse du caractère.

Antonio PERRAULT

APPENDICE

LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST ET LE LAÏCISME

(Extrait de l'Encyclique *Quas primas*, du 11 décembre 1925)

SI Nous ordonnons au catholicisme entier de vénérer le Christ-Roi, Nous pourrions par le fait même aux besoins des temps actuels et Nous opposerons un remède souverain contre la peste qui infecte la société humaine. Ce que Nous appelons la peste de notre temps, c'est le laïcisme, ses erreurs et ses tentatives impies. Ce fléau, Vénérables Frères, vous savez qu'il n'a pas mûri en un jour; depuis longtemps, il couvait au plus profond des sociétés. On commença par nier le pouvoir du Christ sur toutes les nations; on dénia à l'Église un droit dérivé du droit du Christ lui-même, celui d'enseigner le genre humain, de porter des lois, de diriger les peuples et de les conduire à la béatitude éternelle. Alors la religion du Christ fut peu à peu traitée d'égal avec les faux cultes, et placée avec une choquante inconvenance sur le même niveau; puis, elle fut soumise au pouvoir civil et presque livrée à l'arbitraire des princes et des magistrats; certains allèrent jusqu'à prôner la substitution d'une religion naturelle, d'un sentiment naturel à la religion divine. Il ne manqua pas de nations qui estimèrent pouvoir se passer de Dieu et mirent leur religion dans l'impiété et l'oubli de Dieu. Les fruits amers que produisit si souvent et si longtemps une semblable séparation des individus et des peuples d'avec le Christ, Nous les avons déplorés dans l'Encyclique *Ubi arcano* et les déplorons aujourd'hui de nouveau: les germes de discorde semés partout; les jalousies et les rivalités entre peuples qui retardent encore la réconciliation; le déchaînement des convoitises, qui, bien souvent, se cachent sous les apparences du bien public et du patriotisme, et toutes leurs conséquences: dissensions intestines, égoïsme aveugle et démesuré qui, ne considérant rien, sinon les avantages et les profits particuliers, soumet absolument tout à cette mesure; la paix des familles détruite à fond par l'oubli et la négligence du devoir; l'unité et la stabilité de la famille battues en brèche; toute la société, enfin, ébranlée et menée à la ruine.

Celle-ci se hâtera de revenir au Sauveur très aimant. La solennité du Christ-Roi, qui se célébrera désormais, chaque année, Nous en donne le meilleur espoir. Il appartiendrait aux catholiques de préparer et de hâter par leur action ce retour, mais un bien grand nombre d'entre eux ne semblent pas tenir dans la vie sociale leur place normale ni posséder l'autorité qui convient à ceux qui portent le flambeau de la vérité.

Il faut peut-être attribuer ce désavantage à la lenteur et à la timidité des bons qui s'abstiennent de résister ou résistent avec mollesse: par suite, les adversaires de l'Église en retirent nécessairement un surcroît de témérité et d'audace. Au contraire, que les fidèles comprennent tous qu'il leur faut lutter avec courage et toujours, sous les drapeaux du Christ-Roi; que le feu de l'apostolat les embrase; qu'ils travaillent à réconcilier avec leur Seigneur les âmes éloignées de lui ou ignorantes et qu'ils s'efforcent de sauvegarder ses droits.

Est-ce qu'en outre la célébration universelle et annuelle de la fête du Christ-Roi ne semble pas avoir un effet souverain pour condamner et pour réparer en un sens la défection que le laïcisme a causée, entraînant de si pénibles malheurs pour la société? En effet, plus les réunions internationales et les assemblées nationales accablent d'un indigne silence le nom très doux de notre Rédempteur, plus il faut l'acclamer et faire connaître les droits de la dignité et de la puissance royale du Christ.

*
* *

Ces honneurs à déferer à la royauté de Notre-Seigneur doivent rappeler aux hommes que l'Église, en tant que constituée par le Christ comme société parfaite, demande, en vertu d'un droit naturel qu'elle ne peut abdiquer, pleine liberté et immunité de la part du pouvoir civil; dans l'exercice de la charge qui lui a été confiée d'enseigner, de diriger et de conduire à la béatitude éternelle tous ceux qui appartiennent au royaume du Christ, l'Église ne peut pas dépendre de la volonté d'autrui. Bien plus, l'État doit accorder une semblable liberté aux Ordres et Congrégations de religieux et de religieuses; ils sont de très puissants collaborateurs pour les pasteurs des Églises, et se dévouent le plus possible à l'extension et à l'établissement du règne du Christ, soit qu'ils combattent par l'observation des saints vœux la triple concupiscence du monde, soit que par leur profession d'une vie plus parfaite ils fassent en sorte que la sainteté, donnée par son divin Fondateur

comme un caractère de son Église, resplendisse toujours d'un éclat grandissant aux yeux de l'univers.

Aux États, la célébration annuelle de cette fête rappellera que les magistrats et les gouvernants sont tenus, tout comme les citoyens, de rendre au Christ un culte public et de lui obéir; elle évoquera devant eux la pensée de ce dernier jugement où le Christ, non seulement expulsé de la vie publique, mais encore négligé ou ignoré avec dédain, vengera sévèrement de telles injustices; car la royauté du Christ exige que l'État tout entier se règle sur les commandements de Dieu et les principes chrétiens aussi bien dans la rédaction des lois et l'administration de la justice que dans la direction des écoles où la jeunesse doit être formée à une doctrine saine comme à une juste discipline des mœurs.

L'explication de ces vérités aura une merveilleuse influence sur les fidèles et leur fera modeler leur âme sur une règle authentique de vie chrétienne. En effet, si le Christ Seigneur a reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre; si les hommes rachetés par son sang très précieux sont, à un titre nouveau, soumis à sa puissance; si, enfin, son autorité embrasse la nature humaine tout entière, il est clair qu'il n'existe en nous aucune faculté exempte de cette souveraineté. Il faut donc qu'il règne dans l'esprit humain dont c'est le devoir d'adhérer avec constance et fermeté, dans un sentiment de parfaite soumission, aux vérités révélées et à la doctrine du Christ; il faut qu'il règne dans la volonté qui doit obéir aux lois et aux préceptes de Dieu; il faut qu'il règne dans l'âme, qui, négligeant les convoitises naturelles, doit aimer Dieu par-dessus tout et s'attacher à lui seul; il faut qu'il règne dans le corps et les membres qui doivent servir à la sainteté intérieure de l'âme comme des instruments, ou, pour emprunter les paroles de l'apôtre saint Paul, *comme des armes de justice offertes à Dieu (Rom., VI, 13)*. Toutes ces vérités exposées à fond à la méditation des fidèles donneront à ceux-ci bien plus de facilités pour s'élever aux vertus les plus parfaites.